



HAL
open science

La “ patrie des tombeaux ” : les lieux funéraires à Rome, traces matérielles de la mémoire dans la littérature viatique (1770-1830)

Apolline Streque

► To cite this version:

Apolline Streque. La “ patrie des tombeaux ” : les lieux funéraires à Rome, traces matérielles de la mémoire dans la littérature viatique (1770-1830). *Les Cahiers d'ALLHiS*, 2022, Voix d'outre-tombe. L'espace et l'objet funéraires comme sources, 7, pp.79-97. hal-04008461

HAL Id: hal-04008461

<https://hal.science/hal-04008461>

Submitted on 28 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

La « patrie des tombeaux » : les lieux funéraires à Rome, traces matérielles de la mémoire dans la littérature viatique (1770-1830)

Dans *Corinne ou l'Italie*, roman publié en 1807, Staël écrit à propos de Rome : « ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux¹ ! » Elle développe un lieu commun qui apparaît dès la Renaissance dans les voyages d'Italie, mais auquel les romantiques donnent une nouvelle inflexion à partir du début du XIX^e siècle : Rome est la patrie des tombeaux, à la fois parce qu'ils fleurissent dans sa campagne et ses rues, mais aussi parce que, déchue de sa grandeur antique, elle n'est plus elle-même, par métonymie, qu'un vaste tombeau comme le souligne mélancoliquement Chateaubriand pour qui Rome « a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée². » Ce *topos* se retrouve sous la plume de nombreux voyageurs du moment 1800³, comme Norvins qui, dans *L'Italie pittoresque*, l'appelle la « ville des tombeaux⁴ » ou Borel qui se montre fasciné par ce mélange de « néant et de grandeur, de palais et de tombeaux⁵ », caractéristique de la Ville Éternelle⁶.

Néanmoins, dans la littérature de voyage de la période 1770-1830, marquée par l'avènement d'une conscience patrimoniale moderne⁷, ce n'est pas uniquement la dimension philosophique ou esthétique du tombeau qui fascine, mais aussi sa dimension matérielle, la trace mémorielle qu'il constitue : on observe ainsi la naissance d'un tourisme funèbre qui se manifeste par la mise en place d'un circuit de visite des tombeaux romains, mais aussi par l'intérêt nouveau des voyageurs pour les rites mortuaires, antiques, notamment à travers la trace archéologique, mais aussi ceux de la Rome moderne. À Rome, le tombeau sert donc de support à une mémoire éclatée, qui peut être antique ou moderne, païenne, chrétienne ou laïque. En effet, si le pèlerinage à Rome, qui se caractérise par un itinéraire sur les traces, symboliques ou matérielles, des martyrs, perd progressivement de son intensité au profit d'un voyage d'érudition ou de loisir au XVIII^e siècle, cette laïcisation laisse apparaître un nouveau culte, celui des grands hommes, dont les reliques profanes viennent remplacer, dans les itinéraires touristiques, celles des martyrs. On assiste ainsi, au tournant du XIX^e siècle, à l'émergence d'un tourisme nouveau qui consiste, pour les voyageurs, à partir sur les traces matérielles des grands hommes afin de payer leurs hommages à leur mémoire et de la maintenir vivante.

Afin de mieux analyser la dimension symbolique qu'acquièrent ces objets funéraires (tombeaux, corps, monuments, épitaphes...), qu'ils participent de la mémoire et du culte des grands hommes, antiques ou modernes, qu'il s'agisse de supports de la foi chrétienne ou encore qu'ils acquièrent le statut de trace archéologique, scientifique et poétique, nous nous intéresserons à un corpus littéraire et iconographique viatique français publié entre 1770 et 1830 et portant sur l'Italie, perçue par les voyageurs comme une terre de mémoire et de mort par excellence, et sur laquelle l'omniprésence du funèbre a également une portée politique forte dans un contexte préunitaire.

I. « La « patrie des tombeaux » »

« Le tombeau, objet touristique sur la terre de la mort »

Dans la littérature de voyage en Italie du moment 1800, le tombeau est présenté comme un objet touristique d'importance. Certains itinéraires de Rome, à côté de sections consacrées aux palais, aux fontaines ou aux colonnes, en proposent une spécifiquement dédiée aux tombeaux ; ainsi, dans le *Tableau de Rome vers la fin de 1814* de Guinan-Laourens, on trouve une section intitulée « Tombeaux anciens » suivie d'une autre intitulée « Tombeaux modernes ». Le tombeau devient un objet de prédilection parmi les visiteurs, et plus particulièrement à Rome où il existe sous des formes diverses, peut être antique ou moderne, conservé dans une église, dans un musée ou dans la campagne romaine, mentionné pour sa valeur historique ou esthétique.

1 Germaine de STAËL, *Corinne ou l'Italie* [1807], Simone Balayé (éd.), Gallimard, « Folio classique », Paris, 1985, p. 65.

2 François-René de CHATEAUBRIAND, *Voyage en Italie* [1827], Thierry Clermont (éd.), Payot & Rivages, « Rivages poche », « Petite bibliothèque », Paris, 2015, p. 129

3 Sur la période désignée comme le « moment 1800 » (1780-1830), voir par exemple Anouchka VASAK, « Le moment 1800 : "Ni...ni", "et...et", "ou...ou" », *Romantisme*, n°144, 2009/2, p. 11-24 ; voir aussi les travaux menés par les chercheurs participant au « Séminaire 1800 », organisé par Jean-Marie ROULIN et Stéphanie GENAND depuis 2017.

4 Jacques de NORVINS, « Rome », in Jacques de NORVINS et alii, *L'Italie pittoresque. Tableau historique et descriptif de l'Italie, du Piémont, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte et de la Corse*, Paris, A. Costes, 1834, p. 81.

5 J. M. L. BOREL, *Lettres écrites d'Italie à quelques amis*, Paris, Dondey-Dupré père et fils, 1825, p. 70.

6 Sur ce point, voir par exemple Élodie SALICETO, *Dans l'atelier néoclassique : écrire l'Italie, de Chateaubriand à Stendhal*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 276.

7 Voir par exemple Dominique POULOT, *Une histoire du patrimoine en Occident, XVIII^e-XXI^e siècle : du monument aux valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, 192 p.

Mais les voyageurs européens, nourris de culture classique¹, s'intéressent avant tout aux tombeaux antiques dont ils ne manquent pas, dès leur arrivée, de souligner la présence dans la campagne romaine. Ce *leitmotiv* de la littérature viatique en Italie, qui indique que cette caractéristique fait partie de l'identité de la Ville Éternelle, évolue au moment 1800 : si les voyageurs du XVIII^e siècle s'offusquaient de voir dans la campagne romaine une terre stérile, abandonnée aux ruines et à la mort², les voyageurs romantiques du XIX^e siècle défendent cette particularité et trouvent une beauté sublime à ces déserts ravagés, comme Chateaubriand qui estime qu'« ici la terre ne pousse et ne doit pousser que des tombeaux³ ». Les tombeaux antiques le plus souvent évoqués sont ceux de Cecilia Metella et de Cestius, les mieux conservés, des Scipion et, de manière indifférenciée, ceux de la via Appia. Ils sont d'abord présentés comme des objets esthétiques, des ruines pittoresques qui peuvent également servir de support aux réflexions philosophiques ou aux rêveries des visiteurs ; mais ils constituent aussi une trace de la mémoire antique à laquelle les voyageurs portent une révérence particulière ; c'est, enfin, un objet historique, sur lequel il est possible de porter un discours scientifique, archéologique notamment. Cette valeur esthétique, mémorielle et historique du tombeau antique apparaît dans les descriptions qu'en donnent les voyageurs. Au tombeau de Cecilia Metella, Chateaubriand remarque le caractère pittoresque du monument en ruines dont la beauté est rehaussée par une végétation sauvage. Au tombeau de Scipion, les réflexions des voyageurs se concentrent sur sa valeur historique et mémorielle ; ils évoquent la mémoire du grand homme ; Stendhal fait ainsi de ce tombeau le support d'une rêverie sur la grandeur de la Rome antique⁴. Mais ils envisagent également le tombeau comme un objet archéologique ; Petit-Radel, dans son chapitre consacré aux tombeaux de Rome, offre des informations précises établies grâce aux fouilles sur les rites funéraires romains⁵, et, au tombeau de Scipion, Valéry évoque les problématiques liées à la conservation du monument ; il regrette ainsi que le sarcophage ait été déplacé au musée du Vatican, une conservation *in situ* aurait permis de mieux raviver la mémoire du défunt : « Le sarcophage en *peperin* et les inscriptions si nobles et si simples provenant du tombeau des Scipion, semblent en avoir été arrachés par une véritable profanation et ils seraient d'un bien plus touchant effet dans ce lieu solitaire qu'exposés, que jetés au milieu de la multitude des statues d'un musée⁶. »

Dans les églises, les tombeaux modernes font également l'objet de visites, essentiellement motivées par leur valeur esthétique. Stendhal, dans *Promenades dans Rome*, dresse une liste des églises romaines à visiter dans laquelle il ne manque pas d'indiquer les tombeaux qu'elles contiennent et qui méritent le détour⁷. Ainsi, à propos de Santa Maria sopra Minerva, il écrit : « Église admirable par une foule de tombeaux où on lit la date de 1560. C'était le bon temps pour les tombeaux, moins encore cependant que de 1512 à 1520 du vivant de Raphaël. Heureux les morts qui se sont en allés vers ce temps-là⁸ ! » Il met en avant la valeur esthétique de ces sépultures : les morts sont anonymes, il ne s'agit donc pas d'aller honorer leur illustre mémoire, mais d'apprécier la beauté de ces tombeaux. Guinan-Laourens évoque aussi les tombeaux modernes et en décrit quelques-uns, comme celui d'Alexandre VII, « un des plus beaux ouvrages du Bernin⁹ », ou celui de Jules II à Saint-Pierre des liens, œuvre de Michel-Ange. Les auteurs peuvent aussi encourager leurs lecteurs à admirer des tombeaux plus récents, comme celui d'Alfieri réalisé par Canova à Santa Croce à Florence, « un des plus marquants¹⁰ », évoqué par la quasi-totalité des guides. La valeur esthétique des tombeaux modernes, qui font « l'ornement des églises » et sont « des chefs-d'œuvre de l'art¹¹ », est mise en avant par les voyageurs, notamment grâce à l'ekphrasis. Le nom de l'artiste prime souvent sur celui du mort, même si certains tombeaux, notamment dans les lieux consacrés à la mémoire des grands hommes comme le Panthéon et Santa-Croce, acquièrent aussi une valeur mémorielle forte qui éclipse la valeur esthétique ; un même tombeau peut d'ailleurs posséder une valeur mémorielle et esthétique, comme c'est le cas de celui d'Alfieri : les visiteurs y honorent la mémoire de l'auteur tout en admirant l'œuvre de Canova.

« La trace archéologique »

Cette aura sépulcrale de l'Italie se manifeste aussi à travers la visite des sites archéologiques ; à partir de la découverte d'une trace, qu'il s'agisse d'un fragment d'inscription, d'un tombeau, d'objets quotidiens ou

1 Dans le domaine esthétique, l'influence du néoclassicisme à la fin du XVIII^e siècle amplifie ce phénomène ; à ce sujet, voir Élodie SALICETO, *op.cit.*

2 Voir par exemple la description qu'en donne Creuzé de Lesser, dans la lignée des voyageurs des Lumières : Augustin-François CREUZE DE LESSER, *Voyage en Italie et en Sicile, 1801-1802*, Paris, P. Didot l'aîné, 1806, p. 331-332

3 François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Jean-Claude Berchet (éd.), Paris, Classiques Garnier, 1998, t. III, p. 227.

4 « Nous ne pouvions nous éloigner du grand sarcophage de L. Scipion Barbatus. Quels souvenirs il rappelle ! Pourquoi ne le replace-t-on pas dans le lieu où on l'a trouvé ? », STENDHAL, *Promenades dans Rome, op.cit.*, p.779.

5 Philippe PETIT-RADEL, *Voyage historique, chorographique et philosophique dans les principales villes de l'Italie en 1811 et 1812*, Paris, Chanson, 1815, t. II, p. 398-404.

6 Antoine-Claude VALÉRY, *Voyages historiques et littéraires en Italie*, Paris, Le Normant, 1833, t. IV, p. 38.

7 STENDHAL, *Promenades dans Rome, op.cit.*, p. 977-992

8 STENDHAL, *Journal, in Stendhal, Œuvres intimes, II*, Victor Del Litto (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 144.

9 Philippe PETIT-RADEL, *Voyage historique, chorographique et philosophique dans les principales villes de l'Italie en 1811 et 1812*, Paris, Chanson, 1815, t. II, p. 398-404.

10 Georges MALLET *Voyage en Italie dans l'année 1815*, Paris, J.-J. Paschoud, 1817, p. 58.

11 GUINAN-LAOUREINS, *Tableau de Rome vers la fin de 1814*, Bruxelles, Weissenbruck, 1816, p. 64.

d'ossements, les voyageurs élaborent un discours scientifique aussi bien que des réflexions philosophiques plus générales sur l'existence humaine. C'est le cas de Chateaubriand ; lorsqu'il s'improvise archéologue à Rome, il insiste sur la dimension funéraire de sa fouille : cette méditation sur la mort est d'abord suscitée par la nature même des découvertes archéologiques, puisqu'il exhume squelettes et sarcophages¹, mais aussi par le lien spécifique que l'auteur entretient à la question de l'excavation et de l'enfouissement ; sa pratique archéologique est présentée comme une vanité puisque, dans un mouvement inversé, la terre donne des sarcophages que l'archéologue lui-même, soumis à l'action dévoratrice du temps, est amené à occuper prochainement : « Je trouve force sarcophages vides. J'en pourrai choisir un pour moi sans que ma poussière soit obligée de chasser celle de ces vieux morts que le vent a déjà emportés². »

Ces méditations se révèlent avec plus de force encore chez les voyageurs sur les sites archéologiques d'Herculanum et de Pompéi ; ils y éprouvent une émotion intense et Kotzebue évoque « cette sorte de tristesse et d'effroi, ce serrement de cœur involontaire³ » qui le saisissent à Pompéi. Cette émotion se concentre plus particulièrement autour d'une trace mortuaire plus susceptible que tout autre d'émouvoir les voyageurs : l'empreinte laissée dans la lave par le sein d'une Pompéienne. Cette trace archéologique, image de la fragilité et de la vanité paradoxalement revêtue d'une valeur érotique par l'imagination des visiteurs, suscite de nombreux commentaires et une fascination durable dans la littérature de voyage du XIX^e siècle⁴. Ducos évoque cette empreinte, insistant de manière pathétique sur la mort horrible de cette femme, qui contraste avec sa supposée jeunesse et beauté, consumées par la lave et le temps :

Jetez les yeux sur les restes de cette Pompéienne, qui mourut dans la cave où elle s'était réfugiée. Voilà [...] quelques portions du limon qui prit l'empreinte de son corps. [...] Ne voyez-vous pas en idée cette infortunée tout entière ? Les formes de son sein de ses belles épaules, de son cou bien placé, de sa taille arrondie vous aident à la recomposer. Elle était grande, jeune, bien faite. [...] Ah que cette mort est affreuse qui ne laisse aucun souvenir, aucun regret, aucune trace de passage dans la vie ! Eloignons-nous de ces tristes reliques⁵ !

Ces « tristes reliques » suscitent l'émotion et l'intérêt d'autres voyageurs, comme Borel qui évoque la « beauté parfaite⁶ » de ce moulage, ou Chateaubriand qui voit dans cette « empreinte, chaque jour plus effacée » une « image assez juste [...] de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, cendre et poussière⁷. »

De même, à Rome, les ruines des monuments antiques constituent des traces archéologiques qui, outre leur valeur scientifique, rappellent avec mélancolie aux voyageurs la grandeur passée de la ville qu'ils essaient en vain de reconstituer par le recours à l'imagination et aux textes antiques ; ils évoquent alors avec dépit l'idée que Rome est désormais une ville « ensevelie sous les débris de sa grandeur⁸ » ; elle est la ville de la destruction et de la mort et les ruines sont les traces rendant lisible ce message historique et philosophique. Néanmoins, ces ruines antiques peuvent aussi apparaître au voyageur comme des traces lacunaires symbolisant leur propre tristesse, leurs pertes ; c'est le cas de Chateaubriand⁹ ou encore de Borel qui présentent Rome comme un lieu où être malheureux puisque ses ruines constituent un décor propice à la mélancolie : « Quiconque est malheureux doit vivre à Rome : chaque pierre peut y devenir le sujet d'une docte conjecture, de souvenirs précieux ; et puis, si vous êtes malheureux, que vos malheurs vous paraîtront petits au milieu des malheurs de cette grande ville¹⁰ ! » Les traces du souvenir sont donc, à Rome, des traces funèbres par leur nature aussi bien que par les réflexions qu'elles éveillent.

II. « La question des traces chrétiennes »

« L'antiquité chrétienne : les lieux de martyrs »

1 « Ma fouille continue à me donner des sarcophages ; la mort ne peut fournir que ce qu'elle a », François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Jean-Claude Berchet (éd.), Paris, Classiques Garnier, 1998, t. III, p. 304.

2 *Ibid.*, p. 306.

3 August Friedrich Ferdinand de KOTZEBUE, *Souvenirs d'un voyage en Livonie, à Rome et à Naples* [1805], Paris, Barba et Buisson, 1806 (trad. fr.), t. II, p. 90-91.

4 Voir Marie-France DAVID, « La transfiguration de l'objet trouvé : réédification de Pompéi à partir du vestige dans les textes de la fin du XIX^e siècle », in Valérie-Angélique DESHOULIERE (dir.) et Pascal VACHER (dir.), *La Mémoire en ruines : le modèle archéologique dans l'imaginaire moderne et contemporain*, op.cit., p.49.

5 Joseph-Basile DUCOS, *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, Paris, Dondey-Dupré, 1829, t. III, p.17-18.

6 M. L. BOREL, op.cit., p.148 : « On y a trouvé ensevelis sous la cendre vingt-sept squelettes, dont l'un paraissait être celui de la maîtresse de la maison, par les colliers et les autres bijoux qui y tenaient. On croit qu'elle était jeune, qu'elle était mère, qu'elle était belle et même qu'elle fuyait en chemise ; parce qu'elle avait auprès d'elle le squelette d'un petit enfant ; que, moulée dans la cendre, la forme de son sein s'est trouvée d'une beauté parfaite ».

7 François-René de CHATEAUBRIAND, *Voyage en Italie*, op.cit., p. 143.

8 GUINAN-LAUREINS, op.cit., p. 1.

9 François-René de CHATEAUBRIAND, *Voyage en Italie*, op.cit., p. 135.

10 J. M. L. BOREL, op.cit., p. 61.

Les sépultures antiques païennes ne sont pas les seules à susciter l'intérêt : c'est aussi le cas des lieux consacrés par la mémoire des martyrs chrétiens, qu'il s'agisse du lieu de leur martyr, comme le Colisée, ou de celui de leur sépulture, les catacombes.

Il existe une ancienne tradition de pèlerinage à Rome qui s'essouffle avec les Lumières ; cependant, à partir du début du XIX^e siècle, notamment sous l'influence de la Restauration mais aussi des ouvrages de Chateaubriand, le *Génie du christianisme* et *Les Martyrs*, dont les catacombes constituent l'un des décors, on retrouve un intérêt plus vif chez certains voyageurs catholiques pour cette antiquité chrétienne qui coexiste avec un rejet plus marqué, notamment chez les voyageurs protestants ou athées, de cette mémoire de Rome. Le discours tenu sur le Colisée permet de mesurer cette évolution ; la plupart des voyageurs de la période le considère exclusivement comme un monument antique et estime que l'amphithéâtre a été consacré par Benoît XIV dans le seul but de le protéger du pillage de matériaux dont il était victime depuis des siècles. La dimension chrétienne de l'édifice est alors effacée et ne sert que de prétexte à la conservation de l'amphithéâtre antique, comme le souligne Dupaty : « Le Colisée de jour en jour déperissait ; [...] Benoît XIV imagina de sauver le Colisée, en le consacrant ¹ ». Néanmoins, certains voyageurs en conservent une lecture chrétienne, liée au souvenir des martyrs. Cet aspect religieux du Colisée est mis en valeur par l'auteur anonyme du *Guide d'Italie pour faire agréablement le voyage de Rome, Naples et autres lieux*, publié en 1775, qui classe l'amphithéâtre parmi les églises de Rome. En effet, par suite de sa consécration au début du XVIII^e siècle, l'amphithéâtre est occupé par plusieurs chapelles qui attirent les pèlerins, comme le souligne Petit-Radel dans la description qu'il en propose ; il insiste sur les divers lieux de culte qu'on y trouve (une « douzaine de petites chapelles », des « stations expiatoires », des « oratoires » sous la garde d'un « ermite ² ») et les indulgences attachées à ce pèlerinage. La mémoire chrétienne de l'édifice est mise à l'honneur et tend même à occulter, pour certains voyageurs, le monument antique lui-même, comme chez Dupré qui éprouve « un frémissement de terreur et de compassion en voyant les petites chapelles élevées en divers endroits, où l'on a su positivement que le sang de plusieurs martyrs avait été répandu ³. »

Mais ce sont surtout les catacombes, attachées à la mémoire des martyrs chrétiens, qui s'imposent comme de nouveaux objets de fascination à partir de la fin du XVIII^e siècle. On observe en effet, entre 1780 et 1830, une augmentation significative et une diversification du discours sur les catacombes : des ouvrages spécifiques leur sont consacrés, comme celui d'Artaud de Montor, publié en 1810, *Voyage dans les catacombes*. L'auteur y développe une description archéologique des catacombes de Rome : il ne les envisage donc pas comme des lieux de pèlerinage mais porte sur elles un regard scientifique. Mais, même si l'engouement pour les catacombes entraîne de nouveaux discours, les voyageurs perçoivent encore souvent ces galeries comme le lieu de naissance du christianisme, malgré les doutes archéologiques plus fréquents sur la véracité de cette affirmation. Il s'agit donc d'un lieu de pèlerinage qui, comme le Colisée, ravive la mémoire des martyrs et suscite l'émotion ; c'est sur cette dimension qu'insiste Dupaty dans les catacombes de Saint-Sébastien, évoquant les « corps des martyrs » qui y sont déposés et reconstituant par l'imagination le massacre de chrétiens rassemblés en prière par des soldats romains ⁴ ; c'est aussi ce souvenir ému qui s'impose à Alphonse Dupré lorsqu'il va visiter ce « refuge des premiers chrétiens persécutés, et en même temps leur sépulture ⁵ ». Si certains voyageurs estiment, au vu des découvertes archéologiques, que les catacombes n'étaient que des cimetières antiques, ces souterrains restent revêtus d'une aura sépulcrale ; ils y apprécient l'effroi et la dangerosité de la visite, rappelant des histoires de visiteurs enfermés ou perdus, qui y ont été enterrés vivants. Comme l'écrit Dupaty, « plus d'une fois des malheureux étrangers y sont rentrés, et n'en sont pas sortis ⁶ » ; il rappelle ainsi l'anecdote tragique de deux époux, morts enfermés par un éboulement ⁷. Mais les voyageurs y trouvent aussi un lieu privilégié de méditation : la proximité avec la tombe permet de nourrir une réflexion sur la mort que l'on retrouve sous la plume de Dupaty ou Creuzé de Lesser qui recommande à ses lecteurs « curieux d'avoir un avant-goût de l'enterrement [...] de descendre une fois dans des catacombes ⁸. »

Si les traces de la mémoire des martyrs se retrouvent au Colisée et aux catacombes, d'autres lieux en conservent, comme le musée chrétien du Vatican, qui expose les instruments de supplice des martyrs dont Chateaubriand donne un aperçu ⁹.

« Reliques chrétiennes et tourisme macabre »

1 Charles DUPATY, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, De Senne, 1788, t. II, p. 63.

2 Philippe PETIT-RADEL, *op.cit.*, t. II, p. 348.

3 Alphonse DUPRE, *Relation d'un voyage en Italie*, t. I, Paris, Anth. Boucher, 1826, p. 225-226.

4 Voir Charles DUPATY, *op.cit.*, t. II, p. 23-24.

5 Alphonse DUPRE, *op.cit.*, t. I, p. 248.

6 Voir Charles DUPATY, *op.cit.*, t. II, p. 21.

7 *Ibid.*, p. 21-22.

8 Augustin-François CREUZE DE LESSER, *op.cit.*, p. 292.

9 François-René de CHATEAUBRIAND, *Voyage en Italie*, *op.cit.*, p. 75-76.

Il existe également en Italie, notamment autour des reliques des martyrs, alors envisagées comme des objets de curiosité plus que de dévotion, un tourisme macabre qui s'attache à la matérialité du corps mort ; régulièrement lié aux pratiques catholiques italiennes, il fascine tout autant qu'il répulse les voyageurs européens peu habitués à cette proximité avec la mort.

Les visiteurs remarquent ainsi que les Italiens continuent d'enterrer leurs morts dans les églises ; alors que l'Europe, depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, a entrepris de vastes travaux pour déplacer les cimetières encore fonctionnels à l'écart des lieux de vie, et notamment des églises, cette proximité avec les morts dérange les étrangers qui en relèvent les conséquences, notamment olfactives, comme Guinan-Laourens qui dénonce « l'air infect des tombes¹ » qui règne dans les églises. Ce tourisme macabre se manifeste également dans l'intérêt porté aux cérémonies funéraires modernes ; les voyageurs insistent ainsi sur ces rituels, notamment sur la coutume d'exposer les défunts avant leur inhumation², mais aussi sur les rites de la fête des morts lors de laquelle les églises sont décorées d'ossements comme le constate Petit-Radel à Sainte-Marie de la Mort :

Le peuple se porte en différents cimetières, pour y admirer les écarts d'invention des sacristains et des confréries. [...] À côté est un cimetière, dont les murs sont ornés d'ossements [...]. Des cyprès, coupés dans les forêts, décorant les quatre angles ; tout le contour est orné d'os, savamment disposés en arabesques, en étoiles, en cœurs, en triangles. Les murailles voisines ont des autels tout en ossements ; les uns sont entre des pilastres entièrement faits d'os longs, les phalanges, les phalanges et phalanges se jouent sous toutes figures, et jusqu'à nombre d'os sacrum qui font la croix de Malte d'un parement d'oratoire. [...] Ces autels funéraires sont ornés de candélabres et de lustres de toutes formes, qui offriraient bon nombre de matériaux pour un cours d'ostéologie. Le bénitier même est un crâne humain, où chacun trempe ses doigts pour se purifier³.

Mais la fête des morts à Rome est surtout caractérisée par la constitution de tableaux édifiants, représentant un épisode biblique à partir des cadavres d'individus récemment décédés. Lors de son séjour, Guinan-Laourens assiste ainsi à une représentation de la résurrection de Lazare, « un cadavre dont on avait ajusté les membres⁴ », dans un décor composé d'ossements. En 1813, Norvins assiste dans la même église à une représentation du Jugement Dernier dont Antoine Thomas a donné une illustration :

En 1813, le sujet de la représentation était le jugement [...]. Au milieu de la scène, s'élevait un piédestal sur lequel des damnés, peints avec les couleurs des martyrs de Saint-Étienne le Rond, se débattaient, priaient, ou blasphémaient au milieu des flammes. Sur le piédestal était debout un ange embouchant la trompette du réveil des morts. Et afin de rendre l'action plus palpable aux yeux des spectateurs, plus palpitante de vérité, plus homérique à la manière du Dante, de vrais morts, ceux décédés la veille au grand hôpital, étaient placés sur le bord des fosses, comme s'ils en sortaient au son de la trompette, en attitude cadavérique de ressuscités⁵ !

Ce tourisme macabre se concentre aussi sur les reliques catholiques et leur mise en scène ; les voyageurs, notamment protestants ou athées, ne les considèrent pas en tant que pèlerins comme des objets religieux, mais elles leur servent à exprimer, avec ironie ou indignation, leur rejet du culte catholique aussi bien que leur fascination pour une pratique jugée lugubre. Les reliques étant une source de revenus, chaque église les met en scène afin de mieux impressionner le croyant ; ces mises en scène peuvent être particulièrement macabres, comme à Bologne où Lady Morgan évoque celle de la tombe du Christ : « La tombe de notre Sauveur, qui paraît taillée dans la pierre, contient une figure épouvantable, plus grande que nature, et drapée dans un linceul véritable, et teint de sang⁶. » De même, Ducos, à l'église Sainte-Marie de la Victoire à Rome, décrit la mise en scène des reliques de sainte Victoire afin de mieux impressionner les croyants crédules :

Ils montrent son squelette revêtu de muscles en cire, couché sous la table d'un autel, et l'objet des plus grandes dévotions. L'imitation des chairs, leur couleur livide, une large blessure au cou telle que l'aurait faite une hache et peinte en couleur de sang, rappellent cette sainte, son martyre et sa mort. On croit la voir sortant des mains des bourreaux. Elle est parée d'une robe de satin bleu. À l'extrémité des doigts, et dans quelques parties du visage, pointent des têtes d'ossements. C'est un spectacle à la fois hideux et ridicule mais le peuple en est ému. Sous l'enveloppe artificielle, il découvre les vraies reliques dont il vient implorer la vertu. Son imagination en est frappée. La superstition s'entretient, se propage. Des prières, des évangiles, des messes augmentent le revenu de l'église ; et les prêtres ont atteint leur but⁷.

Les reliques de la sainte sont donc conservées dans un cadavre de cire richement paré et sanglant et ses ossements percent à travers, donnant lieu à un spectacle susceptible d'une double lecture puisqu'il est à la fois ridicule pour le voyageur distant, et émouvant pour le croyant. Malgré cette répulsion pour les reliques qui, en perdant leur dimension sacrée, ne sont plus considérées que comme des ossements, elles constituent aussi un objet de dévotion que certains voyageurs, même peu croyants, entendent ramener chez eux. Car, si l'Italie est présentée comme une terre au sol perpétuellement fertile en œuvres d'art et objets archéologiques, elle est aussi, avec ses catacombes, un sol fécond en reliques, notamment dans les catacombes de Rome et de Naples qui alimentent depuis des siècles les

1 GUINAN-LAURENS, *op.cit.*, p. 64.

2 Louis Simond note ainsi, à Naples : « Les morts sont exposés le soir à la porte de leur demeure, le visage couvert d'une sorte de gaze ou tissu transparent d'or et d'argent, et environnés de cierges allumés », Louis SIMOND, *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, A. Sautet, 1828, t. II, p. 145.

3 Philippe PETIT-RADEL, *op.cit.*, t. II, p. 519-520.

4 GUINAN-LAURENS, *op.cit.*, p. 56-57.

5 Jacques de NORVINS, « Rome », in Jacques de NORVINS et alii, *op.cit.*, p. 128.

6 *Ibid.*, p. 174.

7 Joseph-Basile DUCOS, *op.cit.*, t. III, p. 289.

églises européennes. Ainsi, lors de leurs visites dans les catacombes, les voyageurs, malgré l'interdiction, volent des reliques comme Alphonse Dupré qui effectue ce larcin par dévotion :

J'aperçus [...] dans un entre-rocher, près du tombeau de sainte Cécile, un fragment d'os parmi cette terre ; sans hésiter je m'enfonçai dans l'excavation, et je saisis cet objet de ma curiosité ; le bon religieux me vit, et il sourit, sans rien dire ; je conserve soigneusement ce fragment, et j'y attache un grand prix, parce que je suis sûr que c'est bien un ossement trouvé dans les Catacombes, puisque je l'ai recueilli moi-même¹.

Outre ces vols effectués par les particuliers, il existe encore, notamment à Rome, des ventes de reliques aux visiteurs et aux pèlerins qui peuvent donc acquérir ces articles, plus ou moins authentiques, au même titre qu'une gravure du Colisée.

Mais, dès le XVIII^e siècle, un nouveau type de culte, laïc et disposant de ses propres reliques, apparaît dans les voyages d'Italie : le culte des grands hommes². Ce pèlerinage profane concurrence ceux du catholicisme dans les itinéraires, comme en témoigne le cas du Panthéon à Rome. On observe en effet, dans le discours qu'élabore la littérature de voyage sur le monument, une évolution. L'édifice est dévolu depuis des siècles au culte catholique et, sous le nom de Sainte-Marie *ad Martyres*, il abrite les reliques de nombreux martyrs ; pourtant, sa dimension religieuse s'efface et les voyageurs se montrent de plus en plus sensibles au fait qu'il appartienne au patrimoine antique mais aussi aux tombeaux des grands hommes italiens qu'il contient.

III. « Laïcisation du patrimoine : le culte profane des grands hommes. »

« Les tombeaux des grands hommes »

Une tendance à une progressive laïcisation du voyage se manifeste à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et se confirme au moment 1800, marqué par l'héritage des Lumières et de la Révolution ; elle s'exprime aussi bien par le lexique utilisé³ que l'évolution des centres d'intérêts des voyageurs et leur manière d'appréhender le patrimoine italien. Outre les ouvrages destinés spécifiquement à l'usage des pèlerins, les itinéraires du XVIII^e siècle avaient pour fonction de contenter un lectorat mixte, composé de pèlerins mais aussi de visiteurs, désirant aller visiter les musées aussi bien qu'adorer des reliques. Au moment 1800, alors que la fracture éditoriale entre la littérature de voyage de loisir et celle consacrée au pèlerinage s'accroît, cette dimension religieuse disparaît progressivement des itinéraires et des guides qui ne mentionnent plus les reliques qu'occasionnellement et se concentrent sur le patrimoine artistique et monumental italien. Néanmoins, cette dimension religieuse ne s'efface pas tout à fait : elle se déplace, et c'est ce que le lexique de la littérature de voyage met en valeur. En effet, les voyageurs font encore des « pèlerinages » et se rendent auprès de « reliques », comme Lady Morgan qui, à Florence, reprenant le lexique catholique, évoque « les dévots qui vont en pèlerinage à la Niobé⁴ », ou Kotzebue qui se rend en « pèlerinage » sur le tombeau du Tasse⁵. Les reliques modernes sont donc des œuvres d'art, comme la Niobé, ou des lieux attachés à la mémoire des grands hommes, laquelle fait désormais l'objet d'un culte moderne qui repose sur le pèlerinage à leurs tombeaux mais aussi l'adoration de véritables reliques laïques.

En ce qui concerne les tombeaux, les voyageurs se rendent avec émotion sur la sépulture de figures variées, qu'elles appartiennent au domaine littéraire, comme Virgile dont le tombeau fait l'objet de visites quasi systématiques chez les voyageurs⁶, ou encore Pétrarque, Le Tasse ou Alfieri ; artistique, comme Canova, Michel-Ange, Raphaël, Titien... ; ou scientifique, comme Galilée. Ils peuvent faire un détour important pour se rendre sur ce lieu, comme à Arqua, petite ville « célèbre par le tombeau de Pétrarque⁷ » ou Ferrare : la plupart des voyageurs s'y rend uniquement pour raviver la mémoire du Tasse, qui y fut emprisonné, et de l'Arioste qui y est enterré, occultant le reste de la ville comme le constate Valéry : « La prison ou les maisons des poètes font, à Ferrare, négliger les palais, quoique ceux-ci ne manquent ni de grandeur, ni de souvenirs⁸ ». Les voyageurs se rendent également dans des églises pour se recueillir sur les tombeaux des grands hommes italiens. C'est notamment le cas à Santa Croce à Florence, au Campo Santo à Pise ou encore au Panthéon de Rome, lieux de culte encore fonctionnels qui

1 Alphonse DUPRÉ, *op.cit.*, t. I, p. 249-250.

2 Sur cette notion, voir Jean-Claude BONNET, *Naissance du Panthéon, essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, « L'esprit de la cité », 1998, 414 p.

3 Comme le rappelle Philippe Antoine, « les voyageurs sont eux-mêmes si différents : le promeneur, le pèlerin ou l'explorateur ne ramèneront pas les mêmes mots de leur « voyage », parce qu'ils ne sont pas partis chercher les mêmes choses », in Philippe ANTOINE et Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dirs.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2001, p. 5.

4 Lady MORGAN, *op.cit.*, t. II, p. 290.

5 August de KOTZEBUE, *op.cit.*, t. IV, p. 86-87.

6 Voir par exemple J. M. L. BOREL, *op.cit.*, p. 103.

7 Antoine-Claude VALÉRY, *op.cit.*, t. II, p. 49.

8 *Ibid.*, t. II, p. 103.

contiennent les tombes de Galilée, Michel-Ange ou encore Raphaël. Un « culte profane¹ » des grands hommes se met en place autour de ces tombeaux et les églises qui les abritent deviennent des sanctuaires dans lesquels, par un transfert du sacré lié à l'émergence d'une conscience patrimoniale, une mémoire laïque est mise à l'honneur. Les visiteurs du moment 1800 occultent régulièrement l'identité catholique de ces édifices et les considèrent avant tout comme des lieux de culte profane ; Dupaty estime ainsi que « les cendres de Raphaël » déposées au Panthéon constituent un « trésor bien plus précieux² » que les reliques. Dans ces lieux, les visiteurs entreprennent de décrire les tombeaux des grands hommes, rappellent leur biographie ou leur œuvre, et font preuve d'une véritable émotion en ravivant cette mémoire, signe d'une sacralisation qui peut aussi se traduire par le soin accordé à leurs tombes, comme celle de l'Arioste, « transféré[e] solennellement³ » par les Français de son église afin d'être exposée dans un lieu laïc, la bibliothèque de Ferrare, et être plus facilement contemplée par les visiteurs.

« Les reliques des grands hommes »

Cette émotion qui accompagne ces pèlerinages mémoriels est aussi suscitée par les reliques des grands hommes, qui participent à entretenir leur mémoire. Le couvent de Saint-Onuphre, à Rome, constitue l'un des principaux lieux de pèlerinage profane ; on y trouve le tombeau du Tasse mais aussi certaines reliques liées à son activité d'écrivain. Kotzebue indique ainsi :

De là, je montai à la bibliothèque du couvent, où l'on montre, dans un cadre, une lettre de la main du Tasse [...]. J'y trouvai aussi le buste du Tasse, moulé sur son cadavre [...]. Il y a encore quelques autres reliques du Tasse ; savoir : un essuie-main tissu finement d'écorce d'arbres ; un grand morceau de bois lourd, de forme ovale, et aplati par dessous, dont les moines ne connaissent pas l'emploi, et dont le Tasse se servait probablement pour tenir le papier en écrivant ; enfin, une petite tasse de terre pour le sable. Autrefois il existait aussi l'écrivoire ; mais pendant la révolution, quelque adorateur du grand poète l'aura dérobée. J'avoue que je fus aussi tenté de voler, et que les moines ne posséderaient plus le sablier, si l'occasion m'avait favorisé. D'ailleurs, ils sentent si peu la valeur de ce trésor, qu'ils ont mis dans la même boîte où il se trouve, une image et quelques brimborions qui ont appartenu à je ne sais quel cardinal⁴.

L'auteur emploie spécifiquement le terme « reliques » pour désigner ces objets ayant appartenu au Tasse et pour la plupart liés à son activité d'écrivain. On voit se dessiner, à la fin de ses propos, une tension entre l'Église et ce culte profane : le voyageur se montre particulièrement agacé par l'association par les moines, dans une même boîte, des reliques du Tasse et de celles d'un cardinal anonyme. Le récit que fait Stendhal de son pèlerinage à Saint-Onuphre insiste, comme Kotzebue, sur l'émotion qu'il éprouve face à ces reliques mais aussi, de manière plus directe, sur l'opposition de l'Église à ce culte profane :

Nous désirons voir le buste fait avec le masque en cire pris sur la tête de ce grand poète au moment de sa mort ; il est à la bibliothèque du couvent. Le frère qui nous accompagnait nous répond que, le supérieur étant absent, il ne peut nous satisfaire ; il ajoute, en parlant du Tasse : *Era uomo buono, ma non è santo*. (Ce fut un fort honnête homme, mais il n'est pas saint.) On a montré ce masque à tout venant pendant deux siècles ; mais, les convenances faisant des progrès, le pape Léon XII vient de défendre de faire voir, dans les lieux consacrés à la religion, les images des personnages non sanctifiés par elle⁵.

Il est donc possible pour ces pèlerins modernes de contempler à Saint-Onuphre plusieurs objets appartenant au Tasse : ce pèlerinage est marqué par une forte émotion et l'emploi d'un lexique religieux, ces objets étant considérés comme des « reliques », et un combat s'engage entre reliques laïques du grand homme et reliques catholiques, l'Église cherchant d'après eux à endiguer ce culte laïc.

Mais, outre leurs effets personnels, de véritables reliques des grands hommes sont conservées avec la même dévotion et examinées avec la même émotion : leurs ossements. Les voyageurs relèvent plusieurs reliques laïques remarquables lors de leur voyage en Italie, comme le doigt de Galilée, exposé à la Laurentienne à Florence, ou le crâne de Raphaël, à l'Académie Saint-Luc à Rome. Valéry, en admirant cet ossement, revient sur l'histoire de la « relique » du doigt de Galilée, mettant en avant la mémoire du grand homme : « Le doigt de Galilée est exposé dans un bocal au milieu de la salle ce doigt avec lequel peut-être il avait montré les satellites de Jupiter, cette relique de la science fût dérobée du tombeau de son martyr à Ste.-Croix, par l'antiquaire Gori⁶ ». Lady Morgan dresse un parallèle encore plus direct avec les reliques catholiques, estimant la relique laïque supérieure :

Un petit vase de cristal placé sur une table au milieu de cette spacieuse salle, couvre le doigt d'un homme qui avait été destiné aux flammes d'un bûcher, de Galilée ; relique plus précieuse aux yeux de bien des gens, que la dent de saint Dominique ne peut l'être à ceux de Ferdinand le bien-aimé. Ce doigt a tracé les lumineux dialogues sur le système du monde⁷ !

On relève ici également la mention des ouvrages et des théories de Galilée, nouveaux miracles de celui qui fut un « martyr » de la science ; comme les reliques catholiques, sa sœur laïque fait l'objet d'une mise en scène : elle est

1 Joseph-Basile DUCOS, *op.cit.*, t. II, p. 27.

2 Charles Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, De Senne, 1788, t. I, p. 221.

3 Antoine-Claude VALÉRY, *op.cit.*, t. II, p. 83.

4 August de KOTZEBUE, *op.cit.*, t. IV, p. 86-87.

5 STENDHAL, *Promenades dans Rome*, *op.cit.*, p. 968-969.

6 Antoine-Claude VALÉRY, *op.cit.*, t. III, p. 49.

7 Lady MORGAN, *op.cit.*, t. II, p. 230.

ainsi mise sous verre, pour une meilleure conservation, et placée au milieu de la salle afin d'être exposée à tous les regards. Mais la relique laïque qui fait l'objet de la plus grande attention des voyageurs reste le crâne de Raphaël, « la relique la plus touchante du monde¹ » pour Stendhal. Kotzebue exprime également son admiration et il évoque la mise en scène de cet os, protégé par une « cage de verre » :

Le plus précieux de tous, quoique détruit et privé de la faculté créatrice, est le crâne de Raphaël, placé sous une cage de verre ; à côté on lit des inscriptions gravées sur marbre, beaucoup trop pompeuses et trop riches en mots. [...] Les sentiments dont on est pénétré devant le crâne d'une tête qui autrefois embrassa et représenta un monde entier offrent une jouissance inexprimable, et dont on ne saurait se lasser².

Cette relique laïque, comme les catholiques, sert aussi de support à de nouveaux rituels superstitieux dans le milieu des artistes, comme le rapporte Valéry : « Chaque année, le jour de la fête de S. Luc, lorsque les salles de l'académie étaient publiques, cette tête devint l'objet d'une sorte de pèlerinage, de superstition enthousiaste, [...] et les jeunes artistes s'empresaient d'y faire toucher leur crayon³. »

Comme pour les reliques catholiques, les voyageurs cherchent aussi à emporter un morceau de ces objets comme souvenir et plusieurs font l'objet de vols, comme le chat empaillé du Dante ou le laurier du tombeau de Virgile, sur lesquels Valéry ironise, estimant que les pillages dont ils font l'objet doivent entraîner leur remplacement régulier :

Dans une niche, l'on voit empaillée la petite chatte blanche aimée et chantée par Pétrarque mais elle n'est pas, je crois, la véritable ; elle a l'air toute neuve, et j'ai su que des étrangers sensibles voulant emporter quelque portion de cette illustre chatte, elle était renouvelée chaque année, ainsi que le laurier du tombeau de Virgile, à l'arrivée des voyageurs⁴.

C'est aussi le cas pour les ossements des grands hommes, qui font l'objet de vols et de trafics. Ainsi, Valéry constate en Toscane que, depuis quelques années, les os de Boccace ont été dérobés et, s'il admire la mise en scène du doigt de Galilée, il rappelle les pillages et les violences qui sont à l'origine de son obtention puisque si le doigt est exposé à Florence, la vertèbre l'est à Padoue, comme le corps des saints catholiques éclaté entre diverses églises du monde :

Le doigt de Galilée, arraché par une fraude pareille, est exposé à la Laurentienne singulière destinée du corps de ce grand homme ; l'envie l'emprisonne de son vivant, et l'admiration le met en pièces après sa mort. Les Italiens exercent par enthousiasme une sorte de brigandage envers les illustres débris [...]. La vertèbre de Galilée n'est point toutefois placée sans convenance à l'université de Padoue⁵.

Cet éclatement du corps du grand homme, assimilé à un saint, peut se constater à travers le cas des dépouilles de Michel-Ange et Canova. À Rome, Valéry relève ainsi les rivalités régionales au sujet de la possession du corps de Michel-Ange entre Florence, ville d'origine de l'artiste, et Rome, où il meurt :

Un cénotaphe paraît consacré à Michel-Ange, dont les funérailles avaient été célébrées aux Sts.-Apôtres, où il aurait dû reposer d'après l'ordre du pape, en attendant le monument qu'il voulait lui ériger à S.-Pierre, si Côme de Médicis n'avait pendant la nuit fait enlever et rendu à sa jalouse patrie l'illustre cadavre florentin⁶.

Les Florentins dérobent donc le corps de Michel-Ange, qui devait être inhumé à Rome, pour l'enterrer à Santa-Croce ; suite au « vol » commis par les Médicis, seul un cénotaphe lui est consacré à Rome. Sa mémoire est donc éclatée ; l'on remarque les enjeux patrimoniaux, nationaux et, plus tardivement, touristiques qui se concentrent autour de la question des reliques des grands hommes. Le corps de Canova, quant à lui, et de sa volonté, fait l'objet d'une fragmentation importante. Les visiteurs peuvent aller voir son tombeau, à Possagno, sa ville natale, ce qui accroît la valeur touristique de ce lieu désormais inclus dans les itinéraires, puisque « ce monument doit y attirer les étrangers⁷ ». À Venise sont également conservées quelques reliques de l'artiste : dans l'église Santa Maria Gloriosa dei Frari, le tombeau initialement prévu pour le Titien par Canova abrite son cœur. Valéry voit également à l'Académie des beaux-arts de Venise sa main et son ciseau : « Le ciseau de Canova est exposé au-dessous de l'urne de porphyre qui contient sa main [...]. Venise semble multiplier les traces et les souvenirs de Canova⁸. »

Rome, ville des tombeaux, apparaît donc, dans la littérature viatique, comme le lieu privilégié pour penser une sémiologie des traces funèbres, qu'elles soient antiques, chrétiennes ou profanes. C'est plus particulièrement le cas au moment 1800 ; l'héritage des Lumières, les violences révolutionnaires, l'émergence d'une conscience nationale et le retour romantique au catholicisme permettent alors de porter un regard renouvelé sur ces traces de la mort qui servent aussi de support au discours touristique et participent de l'élaboration de divers lieux communs. L'un d'entre eux, qui s'impose plus vivement à partir de 1815, est le lien entre ces traces de la mort et du passé, qui prolifèrent en Italie, et le destin politique du pays : les ruines peuvent-elles être relevées et la puissance restaurée ? Alors que les voyageurs pensent l'Italie comme un tout et que le Risorgimento s'amorce, ces traces servent à rappeler la grandeur

1 STENDHAL, *Promenades dans Rome*, *op.cit.*, p. 977.

2 August de KOTZEBUE, *op.cit.*, t. III, p. 338.

3 Antoine-Claude VALÉRY, *op.cit.*, t. IV, p. 82-83.

4 *Ibid.*, t. II, p. 50.

5 *Ibid.*, t. II, p. 4.

6 *Ibid.*, t. IV, p. 104.

7 *Ibid.*, t. I, p. 351.

8 *Ibid.*, p. 417.

passée du pays et invitent, comme l'appelle de ses vœux l'héroïne de Staël, Corinne, à une proche résurrection politique italienne.

Apolline STREQUE

Doctorante en Littérature française à l'Université Jean Monnet – Saint-Étienne, UMR5317